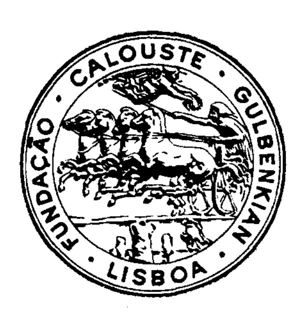
ARMENIAN LIBRARY OF THE CALOUSTE GULBENKIAN FOUNDATION
BIBLIOTHÈQUE ARMÉNIENNE DE LA FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN
ՀԱՅԿԱԿԱՆ ՄԱՏԵՆԱԴԱՐԱՆ ԳԱԼՈՒՍՏ ԿԻՒԼՊԷՆԿԵԱՆ ՀԻՄՆԱՐԿՈՒԹԵԱՆ

# ARMENIAN STUDIES
# ÉTUDES ARMÉNIENNES
# IN MEMORIAM HAÏG BERBÉRIAN

DICKRAN KOUYMJIAN
Editor




CALOUSTE GULBENKIAN FOUNDATION
1986

# LES PRINCIPES DE LA CLASSIFICATION DES LIVRES EN ARMÉNIE MÉDIÉVALE

PAROUYR M. MOURADYAN

Religion au système compliqué de dogmes et au rituel détaillé des offices, le christianisme, dès les premiers siècles de son existence officielle, a eu besoin tant de réglementation intérieure des oeuvres exposant son essence que de nouveaux traités commentant ou expliquant ses normes morales et ethiques. La nouvelle doctrine était implantée non seulement par le baptême des empereurs et des rois et par la force de leur pouvoir d'Etat, mais aussi en portant à la connaissance des lecteurs et des auditeurs d'une société en cours de féodalisation les principales thèses des livres du Nouveau Testament, en faisant concorder les textes de l'Ancien Testament avec les Epîtres des apôtres et les livres des «pères de l'Eglise». Tout cela avait lieu dans des conditions assez compliquées, dans le milieu de mondes ethnoculturels différents, en tenant compte de l'attachement encore assez fort des paroissiens pour l'idolâtrie et des objections argumentées des représentants de la culture et de l'idéologie antiques. Du fait de la destruction en 391 par la foule de chrétiens exités par Théophile d'Alexandrie du temple païen de Sérapéion et de sa bibliothèque à Alexandrie, du fait de la privation, d'après le témoignage d'Ammien Marcellin (1), de beaucoup de centres culturels de l'Antiquité de leurs auteurs et de leurs lecteurs et de la destruction par les néophytes accompagnant Grégoire l'Illuminateur (Grigor Lusaworič') des temples païens en Arménie et de la confiscation de leurs richesses, comme en témoigne Agat'angełos (2), la doctrine chrétienne ne devenait pas plus

(1) *Ammiani Marcellini Rerum Gestarum*, lib. XXII, 16, 13.

(2) *Agat'angełay Patmut'iwn hayoc'*, Tiflis, 1909, § 778, 781, 784, 786, 790; G. Lafontaine, *La version grecque ancienne du livre arménien d'Agathange*, Louvain, 1973, § 128, 130-133.

convaincante et ses prédicateurs ne gagnaient pas les coeurs des païens de la veille.

Le IVe siècle est remarquable non seulement par la succession du féodalisme au système esclavagiste, par la décadence de l'Empire Romain et la nouvelle formation étatique de Byzance, par le passage définitif de l'Antiquité au Moyen Age, mais aussi par la lutte acharnée de deux conceptions du monde différentes: païenne et chrétienne, par la formation d'une religion nouvelle, par l'apparition et l'évolution d'une littérature nouvelle, chrétienne. C'est l'époque des premiers conciles oecuméniques et de la rédaction du texte général de l'Ecriture Sainte, l'époque de la création de l'héritage de nombreux «pères de l'Eglise» et de l'entrée de nouvelles régions dans l'orbite des pays christianisés, l'époque qui a préparé la naissance de nouvelles littératures et de nouveaux alphabets, dont ceux des pays de la Transcaucasie. L'hostilité envers l'Antiquité et son héritage culturel était compensée par l'intensité de l'activité littéraire et culturelle et l'urgente nécessité de créér des littératures en langues locales.

Un siècle, tout le IVe siècle, l'Eglise en Arménie avait été réduite à se passer d'alphabet national et de traductions sanctionnées de l'Ecriture sainte dont elle avait besoin, ayant recours pendant les offices soit au grec (Movsēs Xorenacʿi) soit au syriaque (Łazar Pʿarpecʿi) également incompréhensibles à la plupart de la population locale (3). La situation était telle que l'imminence de la création d'une littérature en langue arménienne était reconnue aussi bien par le clergé arménien et la cour royale que par les prédicateurs et les missionnaires syriens (4). Dès les années 70 du IVe siècle la nécessité de passer à la langue arménienne se faisait sentir non seulement en Grande Arménie, mais aussi en Petite Arménie qui faisait partie de l'Empire. C'est justement cette exigence que mit en avant l'une des plus grandes autorités de l'Eglise oecuménique Basile de Césarée (5). Au cours de ce siècle ayant précédé la création de l'alphabet, selon toute provabilité, une tradition de traductions orales s'était formée, la terminologie des

(3) *Movsisi Xorenacʿwoy Patmutʿiwn hayocʿ*, Tiflis, 1913, p. 301; *Łazaray Pʿarpecʿwoy Patmutʿiwn hayocʿ ew Tʿultʿ aṙ Vahan Mamikonean*, Tiflis, 1904, p. 13.

(4) *Koriwn, Varkʿ Maštocʿi*, Erévan, 1981, pp. 90-92.

(5) Saint Basile, *Lettres*, t. I, Paris, 1957, pp. 217-218; P. G., t. 32, XCIX; J. Markwart, «Hayocʿ aybubeni cagumə ew S. Maštocʿi kensagrutʿyunə», *Mesrop Maštocʿ*, Erévan, 1962, p. 125; K. M. Muradyan, *Barsel Kesaracʿin ew nra «Vecʿ awrean» hay matenagrutʿyan meǰ*, Erévan, 1976, p. 110.

offices avait été élaborée, la fixation des formules chrétiennes et des éléments liturgiques avait commencé, le choix de la base de la future langue littéraire avait été fait, les principes de la nouvelle culture chrétienne avaient été implantés, les traditions de la parole écrite des chrétiens de Syrie et du monde grec avaient été transplantées sur un sol arménien, l'adaptation des phénomènes culturels introduits avec la nouvelle doctrine, de même que leur unification et leur croisement avec les normes et les notions locales avaient eu lieu. Ce processus culturel extrêmement complexe fut couronné par la création de l'alphabet national et l'apparition de la littérature arménienne chrétienne. Mais ce phénomène n'était pas local: via Armeniaca il pénétra dans les pays voisins, la Géorgie et l'Albanie du Caucase (6).

L'un des traits caractéristiques de l'activité littéraire et culturelle dans les pays nouvellement christianisés est son extraordinaire intensité et multiplicité. Pour se représenter ce processus en Arménie il suffit de rappeler que durant les deux décennies ayant suivi la création de l'alphabet de Maštocʿ en 405/6 presque tous les livres de l'Ecriture sainte furent traduits en arménien par des traducteurs qui disposaient aussi bien de leur original syriaque que de leur rédaction grecque. Les traducteurs eux-mêmes et leurs contemporains qualifient cette traduction de «hâtive» et de «faite à la hâte» (Koriwn, Movsēs Xorenacʿi, Łazar de Pʿarpi) (7). Au cours de la décennie suivante (c'est-à-dire après le concile d'Ephèse en 431 et jusqu'au décès de Sahak Partʿew en 439) cette traduction fut vérifiée et corrigée d'après la version des Septante. Vers cette même époque parurent les versions arméniennes de nombreuses oeuvres des pères de l'Eglise, dont l'Hexaméron de Basile le Grand. Selon toute probabilité c'est au cours de ces années qu'ont pénétré dans la littérature arménienne les nombreux apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament, ce qui contraignit les littérateurs à mettre de l'ordre dans la classification des oeuvres traduites, d'autant plus que les decrets du concile de Nicée de 325 comportaient déjà l'avertissement de «ne pas lire de livres interdits» (8).

L'épître de Łazar de Pʿarpi, écrite et envoyée d'Amida aux années 80 du Ve siècle, comporte un reproche à l'adresse de certains

(6) Koriwn, pp. 110-122; Korneli Kerelije, *Kʿartʿuli literaturis istoria*, t. I. Tʿbilisi, 1960, pp. 36-37, 48, 81.

(7) M. Ter-Movsesyan, *Istoria perevoda Biblii na armyanskiy yazik*, St. Petersbourg, 1902; H. S. Anasyan, *Haykakan matenagitutʿyun*, II, Erévan, 1976, pp. 309-358.

(8) *Kanonagirkʿ hayocʿ*, II, Erévan, 1971, p. 90.

prêtres «qui ne savent pas de manière pertinente le titre et la légitimité des livres religieux canonisés» (9). Il s'agit du fait que d'après la version du Péchitta les Arméniens reconnaissaient la légitimité de 22 livres de l'Ancien Testament les nommant du «premier canon» et les autres du «second canon» (10). A en juger par le *Prologus galeatus* de Jérôme de Stridona, traduit en arménien au même V^e^ siècle (11), une telle classification correspondait parfaitement au canon de l'original hébreu de l'Ancien Testament. La présence du terme *yaytni* chez Movsēs Xorenacʿi (12) est indubitablement le résultat de l'existence de *cacuk*, c'est-à-dire que la littérature arménienne du V^e^ siècle connaissait la classification des livres en *canonisés* et *apocryphes,* autrement dit en *sanctionnés* et *interdits* (13). A l'encontre des livres du «premier canon» on nommait du «second canon» ceux des livres de l'Ecriture sainte qui ne faisaient pas partie du canon de Péchitta comme unité particulière, mais étaient contenus dans la version des Septante. Cependant au cours des siècles suivants les termes *yaytni* (canonisé, recommandé) et *cacuk* (c'est-à-dire *(anyayt) galtni:* non recommandé, apocryphe) étaient utilisés dans un sens plus large et s'étendaient également sur les autres genres de la littérature chrétienne: hagiographie, homélies, hymnographie, exégèse, etc. Cela mena à l'emploi du nouveau terme dans toutes les littératures chrétiennes comme dans l'arménienne: *sut greankʿ, čignni natġouarni* (géorgien), livres faux (14). Pour se représenter les proportions qu'avait prises la littérature non recommandée et le penchant qu'on avait pour elle (surtout à la période des diverses tendances «hérétiques») il suffit de constater que des 115 apocryphes de l'Ancien Testament les manuscrits arméniens ont conservé les traductions de 32 et des 99 apocryphes du Nouveau Testament, celles de 50 livres (15). Dans les pays de l'orient chrétien ces ouvrages étaient traduits non seulement par les dissidents, mais aussi par ceux mêmes qui recommandaient de «ne pas lire de livres faux».

(9) *Łazaray Pʿarpecʿwoy Patmutʿiwn hayocʿ*, p. 201.

(10) Anasyan, *Haykakan matenagitutʿyun,* II, pp. 311-314.

(11) Arist. Vardanean, «Yeronimeay vasn i kʿsan ew yerkus girs aṙ i Hebrayecʿwocʿ...», *Handēs Amsōreay* (1920), pp. 385-427; R. Duval, *La littéature syriaque,* Paris, 1907, p. 30.

(12) *Movsisi Xorenacʿwoy Patmutʿiwn hayocʿ*, p. 327.

(13) H. S. Anasyan, *Haykakan matenagitutʿyun,* I, Erévan, 1959, pp. X-XI, 898-912.

(14) *Ibid.,* p. XXXIX; *Kʿartʿuli samartʿlis jeglebi,* t. III, Tʿbilisi, 1970, pp. 5-6

(15) Le calcul préalable appartient à H. Anasyan.

Ainsi, les missionnaires syriens qui prêchaient le nestorianisme furent chassés d'Arménie à la fin du VI[e] siècle, mais les 10 (var. 16) «livres faux» qu'ils avaient apportés furent traduits en arménien (16). Ethime et Georges d'Athos ont prévenu leurs correspondants de ne pas lire ces livres en les énumérant, mais en même temps il en ont traduit eux-mêmes quelques uns (17). Du point de vue de l'attention accordée aux «livres interdits» le fait suivant est à noter: aux années 577/8. Eutychès de Constantinople, comme en témoigne Jean d'Ephèse (18), «a publié» un livre *Sur la différence de la nature et de l'hypostase* qui bientôt, (c'est-à-dire durant la même année 578) a été déclaré défendant la «quaternité» et interdit par l'Eglise. Il faut croire que les exemplaires en furent rendus ou détruits. En tout cas l'original grec n'a pas subsisté. Mais ce «livre interdit» a été traduit en arménien en 578 également et s'est conservé dans plusieurs manuscrits (19). Une telle intensité ne pouvait ne pas préoccuper les ecclésiastiques «justes». Tout cela a eu pour résultat la mise en circulation dans le monde chrétien d'index de «livres interdits». La littérature arménienne a conservé quelques unes de ces listes, dont le texte critique a été publié par H. Anasyan (20). De tels index ont été rédigés également dans les littératures du monde slave. Le *Recueil d'Homélies* de 1073 de Sviatoslav a conservé la traduction russe anciennes de l'index de la littérature interdite et recommandée rédigé par le roi bulgare Siméon (21).

Le principe suivant de la classification des livres en Arménie médièvale et en général en Orient chrétien se base sur le rapport de la science antique et de la dogmatique chrétienne. Malgré leur attitude négative envers l'héritage spirituel de l'Antiquité, les organisateurs de l'éducation chrétienne ne pouvaient se passer du système scientifique de cette même Antiquité. L'introduction des éléments religieux ne

(16) *Samuel kʿahanayi Anecʿwoy Hawakʿmunkʿi grocʿ patmagracʿ*, Vałaršapat, 1893, pp. 76-7.

(17) Kekelije, *Kartʿ. lit. ist.*, I, pp. 195-198, 223, 429-456.

(18) *Johannes Ephesini, Historia ecclesiastica*, Louvain, 1952, t. 2, cap. XXXV, XXXVI; t. 3, cap. XVII.

(19) P. Ananean, «Ewtikʿios K. Polsoy patriarkʿin korsuac ew antip mēk grutʿiwnə», *Armeniaca*, Venise, 1969, pp. 316-354 (arm.), 355-382 (lat.); S. S. Arewšatyan, «Nekotorie voprosi datirovki armyanskix grekofilskix perevodov VI veka», *Lraber*, (1971) n° 3, pp. 70-84.

(20) Anasyan, *Haykakan matenagitutʿyun*, I, pp. IX-XLI.

(21) B. V. Sapunov, «'Bogoslovcʿa ot sloves' v Izbornike 1073 g. u problema čʿitatelya v Rusi v XI veke», *Izbornik Svyatoslava 1073 g.*, Moscou, 1977, pp. 234-246.

changeait pas l'essence du trivium et du quadrivium, voilà pourquoi l'éducation byzantine avait deux étapes: les études à l'enkiklos pédia, puis chez un moine précepteur-didascal. Pour distinguer nettement ces deux étapes de l'éducation tout le système des disciplines et des sciences non théologiques était nommé *extérieur*, du dehors, et le système théologique, *intérieur*. Le terme *extérieur, ἔξω — artakʿin — gareše* (géorgien), (voir Marc, IV, 11) se rencontre, par exemple, dans *La vie de l'archimandrite Marcel* (22). Bientôt cette classification fut adoptée également par les Arméniens qui traduisaient avec zèle la littérature philosophique, géographique et mathématique de l'Antiquité. L'auteur de la *Géographie arménienne du VIIe siècle* déclare ouvertement que n'ayant pas découvert dans l'Ecriture sainte de système de connaissances géographiques «il a été contraint à se référer aux (livres) extérieurs» (23). En effet, sa principale source est l'ouvrage de Ptolomée, comme l'a si bien déterminé S. Eremyan (24). La classification des livres et des disciplines en *extérieurs* et *intérieurs* s'est enracinée et les historiens, les philosophes et les théologues arméniens s'en sont servis jusqu'au XVIIe siècle (Kirakos Ganjakecʿi, Grigor Abasean, Aṙakʿel Dawrežecʿi, etc.) (25). Il y a lieu de supposer que ce système de classification a pénétré également en Géorgie. Le nom de la Lavra de Gareǰ fondée au VIe siècle par David de Gareǰ (26) (litter. *sǰaj garegan>Garesǰaj*) a été ethymologisé par L. Meliksetʿ-Bek comme «dieu de présence de savants extérieurs», c'est-à-dire de philosophes (27). Quoi qu'il en soit le terme georgien *gare/Garede, extérieur, non religieux* est connu du philosophe Ephrem le Jeune et du lexicographe S. S. Orbeliani (28).

(22) A. P. Rudakov, *Očʿerki vizantiyskoy kulturi po dannim grečʿeskoy agiografii*, Moscow, 1917, pp. 101, 247.

(23) K. Patkanean, *Ašxarhacʿoycʿ VII daru*, St. Petersbourg, 1877, p. 1; S. T. Eremyan, «Ašxarhacʿoycʿi skzbnakan bnagri verakangnman pʿorj», *Patmabanasirakan handes* (1972), nº 4, p. 212.

(24) S. T. Eremyan, *Hayastanə əst «Ašxarhacʿoycʿi»*, Erévan, 1963, pp. 9-17; *idem, Ptolemy's «Third Map of Asia» and the «Ašxarhacʿoycʿ»*, Moscow, 1967, pp. 1-12.

(25) Anasyan, *Haykakan matenagitutʿyun*, I, pp. XII-XIII.

(26) *Jveli kʿartʿuli agiograpʿiuli literaturis jeglebi*, t. I, Tʿbilisi, 1963, pp. 229.

(27) Leon Meliksetʿ-Begi, «David Ujleveli da David Garesǰeli», *K. Kekelijes*, Tʿbilisi, 1959, pp. 224-225.

(28) K. S. Kekelije, «Simeon Metafrast po gruzinskim istočʿnikam», *Etiudebi jveli kartʿuli literaturis istoriidan*, t. V, Tʿbilisi, 1957, p. 223; Sulxan-Saba Orbeliani, *Lekʿsikoni Kartʿuli*, t. I, Tʿbilisi, 1966, p. 147.

La littérature arménienne ancienne a conservé la liste-index des «livres extérieurs» (29) qui témoigne que les ouvrages de rhétorique, de grammaire et de philosophie des auteurs arméniens étaient aussi considérés comme tels.

Cependant les formules de classification et la rédaction de listes n'étaient pas suffisant pour l'intelligence avide des auteurs chrétiens. Ils étaient intéressés par les circonstances (lieu, auteur, époque, causes) de la rédaction de certains livres de l'Ecriture sainte, des oeuvres des pères de l'Eglise et des autres. La nécessité d'un tel ouvrage était dictée également par le fait que dans les milieux religieux surgissaient souvent des divergences quant à l'appréciation ou l'interprétation de certains ouvrages consacrés par l'Eglise. Tout cela a stimulé la rédaction de divers prologues pour les livres de l'Ecriture sainte, d'appendices aux Epîtres, de stichométries. Le rôle de la pratique liturgique n'était pas peu important non plus. Et voilà qu'à côté du texte général des Evangiles et des concordances d'Eusèbe de Césarée dans la littérature byzantine paraissent des «causes» pour tel ou tel livre. La stichométrie d'Eutale d'Alexandrie traduite en arménien et en géorgien au V^e^ siècle doit être considérée comme un ouvrage caractéristique de ce genre (30). Par la suite ces thèmes se sont développés en accord avec les traditions nationales et les besoins de la littérature. Dans la réalité arménienne, dans les conditions de la constante lutte polémique contre le diophysisme, presque tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, de même que les ouvrages des pères compétents de l'Eglise, étaient munis de telles «causes». Au début du XIII^e^ siècle on sentit la nécessité de la rédaction d'un *Livre de causes* spécial, ce qui fut réalisé par le prieur du monastère de Sanahin Grigor fils d'Abas (c'est-à-dire Abasean) (31). Ce livre est véritablement unique en son genre dans toute l'histoire de la littérature chrétienne; il contient les «causes» de 165 ouvrages de l'Ancien et du Nouveau Testament, des livres des «pères de l'Eglise» et des «livres extérieurs»,

(29) Anasyan, *Haykaran matenagitut'yun*, I, pp. X-XI. L. Xačʿeryan, «Miǰnadaryan hay matenagrutʿyan mi kʿani harcʿeri šurǰ», *Banber Matenadarani*, nº 10, Erévan, 1971, pp. 96-99.

(30) A. Vardanean, *Matenagrutʿiwn Ewtʿali*, Vienne, 1930, pp. 32-37, 108-115, 116-128; H. Anasyan, «Hay hamabarbaṙayin grakanutʿyunə ew hay matenagrutʿyan hamabarbaṙə», *Ēǰmiacin*, (1972), pp. 23-4; K. Danelia, «Evtʿales stikʿometriis jveli kʿartʿuli redakʿcʿiebi», *Jveli kʿartʿuli enis katʿedris šromebi*, t. 20, Tʿbilisi, 1977, pp. 53-95.

(31) Erévan, Matenadaran, cod. nº 1879.

en tout 196 articles groupés en trois parties. D'après la juste caractéristique des arménistes (Y. Dašean, N. Akinean, H. Anasyan, etc.) (32), il est le résultat du labeur bibliologique de plusieurs générations d'auteurs arméniens.

Pour la compréhension du but et de la destination du *Livre des causes*, des principes et des motifs de son rédacteur on doit avoir recours à la préface de l'auteur: «La bibliologie est une mer illimitée et inconcevable; il est impossible de comprendre tout pertinemment, mais seulement un peu de beaucoup» (33). Et ce *gitut'iwn groc'* (bibliologie) est en fait et l'histoire de la littérature, et la bibliographie, et la théorie. Le *Livre des causes* introduit dans la littérature deux termes nouveaux: *nurb* (fin, étroit) et *layn* (vaste, large). En fait, initialement, lors de la traduction de la grammaire de Denys de Thrace au VI^e^ siècle, ces termes avaient un contenu technique (34), mais au cours des siècles suivants de la caractéristique des lettres ils ont été transmis à celle des livres, puis, aux XII^e^-XIII^e^ siècles, ils ont été introduits dans la bibliologie. On considérait comme *fins* ou *etroits* les oeuvres des auteurs religieux, de même que les livres «extérieurs» et comme *vastes*, ceux de l'Ancien et du Nouveau Testament. Une telle estimation découle aussi bien des parties du *Livre des causes* que des listes de livres «fins» arrivées jusqu'à nous (35). Cette classification a subsisté assez longtemps et a été mise à la base du célèbre *Recueil d'Homélies* rédigé à la fin du XIII^e^ siècle par Mxit'ar d'Ayrivank' (36).

A partir du XIV^e^ siècle un nouveau terme de classification apparait dans la littérature arménienne: *vardapetakan greank'*, livres d'études. Il s'étend aux livres *fins* et *vastes* signifiant la totalité des disciplines et

(32) H. Gat'ərčean, *Srbazan pataragamatoyc'k' hayoc'*, Vienne, 1897, p. 178; M. Ter-Movsesyan, *Istoriya perevoda Biblii...*, pp. 225-238. N. Akinean, *Matenagrakan hetazotut'iwnner*, t. I, Vienne, 1922, pp. 1-84; Anasyan, *Haykakan matenagitut'yun*, I, pp. XIII-XVI.

(33) Erévan, Matenadaran, cod. n° 1879, p. 1.

(34) N. Adonts, *Denis de Thrace et les Commentateurs Arméniens*, Louvain, 1970, p. 6.

(35) Anasyan, *Haykakan matenagitut'yun*, I, pp. XL-XLIII.

(36) Erévan, Matenadaran, cod. n° 1500; Ē. Harut'yunyan, «Mxit'ar Ayrivanec'u «Čarəntir» žołouacui arnč'ut'yunə «Sarkavagyan» c'uc'aki het», *Lraber* (1976), n° 12, pp. 66-77; Michael E. Stone, «Armenian Canon Lists III — The Lists of Mechitar of Ayrivank' (c. 1285 C. E.)», *Harvard Theological Review*, 69 (1976), pp. 289-300.

des manuels enseignés dans les écoles monastiques. Dans l'inventaire des biens du monastère d'Amrdōlu, rédigé par Vardan de Bałēš, ces livres figurent nominativement (37).

L'étude monographique des principes de la classification médiévale des livres donnera, sans aucun doute, la possibilité de découvrir de nouveaux aspects dans le processus littéraire, d'expliquer les causes de la fréquence de la copie de certains ouvrages et la rareté des autres et, ce qui n'est pas moins important, de révéler les principes de la réunion et du choix des ouvrages dans le cadre d'un codex. La bibliologie médiévale se distinguait par une grande unification et avait la capacité de pénétrer d'une littérature dans une autre sans nuire à leur originalité, mais en rendant les réalisations d'une région l'apanage d'une autre, sa basant sur une source biblique ou liturgique et des motifs communs.

Ce n'est pas par hasard que nous notons également la pratique liturgique. Le psautier, par exemple, était constitué dès le IXe siècle de 20 canons au nombre varié de psaumes (38). Chacun de ces canons pouvait avoir son titre cyclique, ce qui était une sorte de classification des monuments littéraires. D'une lettre de l'auteur géorgien des IXe-Xe siècles Dač'i, adressée à Stéphane de Tbet au sujet de sa traduction du *Commentaire aux psaumes* d'Epiphane de Chypre (39) de l'arménien en géorgien (40), il ressort que les psaumes traduits par lui constituaient un canon intitulé «*Agmothkowni*» en Géorgien [*Bxesc'ē* en arménien: il coule de mon coeur], ce qui, comme l'a établi K. Kékélijé, est déterminé par la première parole du début du vers 44 du psaume. Probablement ce principe de classification a été largement usité dans la réalité arménienne (41). Il faut se souvenir que les noms des cycles des oeuvres hymnographiques se basent sur le vers de l'hymne initial et sont également liés au canon liturgique. Mais par la suite ce cadre s'est élargi et l'on a réuni sous un titre commun des ouvrages n'ayant

(37) *Ararat*, 1903, pp. 178-189; M. Ter-Movsesyan, *Istoria pereveda Biblii*, pp. 108-110, 129; Anasyan, *Haykakan matenagitut'yun*, I, pp. XVII-XVIII.

(38) Kekelije, *Etiudebi*..., t. III, T'bilisi, 1955, pp. 122-124. M. Šanije, *P'salmunt'a cignis jveli kart'uli t'argmanebi*, T'bilisi, 1979, p.p 67-81.

(39) B. Outtier, «La version arménienne du Commentaire des psaumes de Théodoret», *REArm*, 12 (1977), pp. 169-180.

(40) *Šatberdis Kiebuli*, T'bilisi, 1979, pp. 365, 389; Ilia Abulaje, *Kart'uli da somxuri literaturuli urt'iert'oba IX-X ss-ši*, T'bilisi, 1944, pp. 185-188.

(41) F. C. Conybeare, *Rituale Armenorum*, Oxford, 1905, p. 446; N. K. Tagmizyan, *Teoriya muziki v drevney Armenii*, Erévan, 1977, pp. 47-8.

aucun rapport au canon liturgique. Ainsi, les oeuvres de Grégoire de Nazianze Théologue sont presentés dans la littérature arménienne en cinq livres-recueils désignés par le titre des premières homélies: *Aṙ ors (Ad quos), Aṙ nawarkutʿiwn (Ad navigationem)* etc. (42). Dawitʿ de Kobayr, auteur de la seconde moitié du XIIe siècle, se sert déjà de cette classification et Grigor Abasean lui emprunte la caractéristique déjà prête.

Au cas de l'existence d'un recueil complet de descriptions de manuscrits arméniens des différentes collections, de leur analyse chronologique, thématique et qualitative, de même que tenant compte des caractéristiques données dans les colophons et dans les titres-préfaces des codex, on pourrait passer à une étude plus détaillée du thème proposé qui, bien qu'encore problematique, est cependant réel et digne de considération sous beaucoup de rapports. Etant le produit de la société qui les a créés, souvent les livres ne se bornaient pas à refléter, mais partageaient les vicissitudes de cette même société. Les circonstances qui conduisaient de la création du livre manuscrit jusqu'à sa destruction, de la loyalité envers lui des membres de la société jusqu'à sa vénération sont loin d'être simples et, ce qui est plus, elles sont compliquées, multilatérales et parfois, comme il nous semble, profondément nationales.

(42) G. Lafontaine, «La tradition manuscrite de la version arménienne de discours de Grégoire de Nazianze», *Le Muséon*, 90 (1977), fasc. 3-4, pp. 281-340; K. M. Muradyan, *Grigor Nazianzacʿin hay matenagrutʿyan meǰ*, Erévan, 1983, pp. 75-82.